Bulletin météorologique.

Washington, 4 février — Indications pour la Louisiane et le Mississipi. —, Temps beau ; plus chaud ; vent du sud devenant nord-ouest.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Patria, suite, J. Gentil.
Vieux Souvenirs, la fin à dimanche prochain, Yan de Lesca.
La dernière communion de Louis XVI, le 21 janvier 1793, document inédit.
La maison du rire.
Le Berceau et le lit de Molière.
Nicolini, carrière d'un artiste,
Deux Amours, feuilleton.
L'Homme, poésie.
Est-ce possible ? poésie.
Répétitions d'Etoiles—Sarah Bernhardt.
Mondanités, Chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

Mesures rigoureuses de représailles.

Le gouvernement allemand—celui de Prusse, en particulier—vient de prendre, à l'égard des fruits américains, exportés dans ce pays, des mesures de rigueur qui étonnent d'abord, mais qui s'expliquent assez aisément, quand on consulte l'histoire de notre législation sur les sucres et les mélasses indigènes. En haine d'une industrie qui était florissante dans le Sud, et sans réfléchir aux conséquences qui devaient fatalement résulter d'une pareille politique économique, on avait laissé les sucres allemands pénétrer à l'aise dans le pays et encombrer nos marchés.

Les Etats-Unis étaient devenus le principal débouché des produits et des fabricants de l'Allemagne, qui s'en étaient fait une douce habitude. Nous leur appartenions, au point de vue de la consommation sucrière, comme les colonies anglaises appartiennent à la métropole, au point de vue du commerce et de le production industrielle et agricole.

Puis, un beau jour, effrayés des ruines que leurs prédécesseurs avaient semées dans le Sud et dans l'Ouest, nos législateurs ont voulu arrêter le mal, réagir contre les funestes effets de l'ancienne législation, et barrer le passage aux sucres allemands qui voulaient pénétrer chez nous.

De là, la grande colère des gros cultivateurs de betteraves et des puissants fabricants, de l'autre côté de l'Atlantique. Ce n'est pas la ruine pour eux, sans doute; mais ils sont exposés à des pertes considérables. Ils ont exercé une telle pression sur le gouvernement de l'Empire que celui-ci s'est vu forcé de prendre des mesures de représailles. Ce que l'on appelle là-bas les agrariens sont très influents, très riches; ce sont les gros propriétaires du sol, et ils exercent sur le monde politique une pression presque irrésistible.

Les interdictions dont viennent d'être frappés les fruits américains et, surtout, les examens auxquels sont soumis ceux que l'on veut bien ne pas refuser, à leur arrivée, ne sont autre chose que de perfides représailles de gens qui se vengent de la perte d'un privilège qu'on leur avait maladroitement accordé, et qu'ils avaient fini par considérer comme un droit absolu.

Telle est la vraie, la seule raison des prohibitions dont sont frappés nos fruits dans les ports allemands. Il est bon que nous nous tenions au courant des péripéties de cette lutte nouvelle, mais qui n'était pas imprévue, car ce sont nos sucres qui en sont la cause ; et nous ne nous étonnerions pas de voir l'administration et le Congrès faire quelque tentative pour rentrer dans les bonnes grâces du gouvernement de Berlin, et lui faire quelques concessions dont nos sucres paieraient les frais, et dont nous serions les victimes.

CHANGEMENT DE CAPITALE.

Le dernier courrier de Madagascar annonçait qu'on parlait beaucoup de transférer la capitale de l'île de Tananarive à Tamatave. Il y a tout lieu de croire que ce sont les habitants de Tamatave qui font courir ces bruits.

C'est une opération qui n'irait pas toute seule et les Tamataviens ne se demandent probablement pas qui en ferait les frais. On a trouvé à Tananarive des palais et des maisons en briques, à l'européenne, où les services publics se sont confortablement installés. Tamatave à l'heure actuelle ne possède pas encore une maison en pierre, toutes les constructions y sont en bois. A vue de pays il en coûterait six à huit millions pour y loger le gouvernement et tout ce qu'il entraine avec lui. Le moment ne serait peut-être pas bien choisi pour proposer cette dépense.

Cette dépense une fois faite, serait-ce fini ? En aucune manière. Tamatave constituerait une capitale indéfiniment plus coûteuse que Tananarive. Cette dernière ville jouit en effet d'un climat que les voyageurs ont comparé à celui de Nice, tandis que celui de Tamatave est un des plus malsains de l'univers. Il y a dans l'Imerina des missionnaires qui y vivent depuis trente ans et se portent comme au premier jour sans en avoir jamais bougé. Il est rare que l'on puisse tenir plus de deux ans à Tamatave sans être obligé de venir se retremper en Europe. Y mettre la capitale, ce serait se condamner à avoir pour la colonie un haut personnel en double et en triple exemplaire : un en congé, un aux hôpitaux, et un autre en fonctions. Avec le prix des voyages, comptez quelle surchage pour le budget de Madagascar.... ou de la métropole.

L'Etat de Rio Janeiro, fuyant l'insalubrité de la côte, est en train de se construire une capitale dans le haut pays. Toutes les capitales de l'Amérique espagnole situés dans l'Equateur ont été bâties à de grandes altitudes. Le gouvernement indien se transporte six mois de l'année de Calcutta à Simla dans la montagne. On annonce que M. Doumer est en quête d'un sanatorium sur un point élevé au Tonkin. On a eu la chance d'avoir trouvé à Madagascar, toute faite dans les conditions que l'on recherche autre part, une ville de 60,000 âmes, au milieu d'une province de 1,200,000 habitants, de beaucoup la plus peuplée de l'île. Il faudrait avoir envie d'aller au rebours du sens commun pour y renoncer de gaieté de cœur.

Peut être les personnes qui font profession de haïr les Hovas sont-elles aussi pour quelques chose dans ce bruit. Tananarive est, en effet, en pays hova. Mais, maintenant que l'énergique répression du général Galliéni les a fait rentrer dans l'ordre, il arrivera bien un moment où les Hovas, définitivement classés parmi les sujets français, auront droit aux mêmes égards que les autres races placées sous la domination française. Ils ont un grand tort, c'est de s'être civilisés, de porter des souliers, des chapeaux de feutre et d'avoir quelquefois un piano chez eux. Cela les fait traiter de singes. Ne désespérons cependant pas de la raison. Si l'on acquiert des colonies pour vendre des marchandises, on finira bien aussi par s'apercevoir que ce serait une singulière manière d'entendre le commerce que de méditer la ruine de ceux qui les achètent.

Echos et Nouvelles

Turquie

On écrit de Beyrouth :

D'après des renseignements qui nous sont fournis par des personnes à même d'être bien informées, le sultan enverrait de Constantinople, à l'occasion du voyage de l'empereur Guillaume II, dix à quinze mille hommes pris dans le 1er corps d'armée. Ces troupes débarqueraient à Beyrouth et gagneraient Jérusalem par la voie de terre.

L'autorité locale aurait reçu les fonds nécessaires pour donner une tenue neuve aux garnisons de Beyrouth et de Damas. On tiendrait à produire sur l'empereur une bonne impression en lui montrant que, contrairement à l'opinion courante, l'armée turque en province ne se compose point d'une bande de soldats déguenillés.

Nous tenons de la même source une nouvelle que nous vous transmettons, sous toute réserve : le sultan aurait assuré-t-on, l'intention d'offrir à son hôte impérial, le terrain où se serait tenu le cénacle et que les diverses communautés chrétiennes de Jérusalem avaient cherché jusqu'ici en vain à acquérir. On prête à l'empereur, qui vient inaugurer l'église luthérienne bâtie à ses frais sur l'emplacement occupé jadis par les chevaliers de Saint-Jean, l'intention d'offrir ce terrain à des religieux catholiques allemands, dans l'intention de capter, en vue du vote des crédits maritimes, les bonnes grâces du centre.

Egypte.

On mande du Caire à l'agence Havas, au sujet de la nouvelle des journaux anglais d'après laquelle le prince Saïd Toussoun, cousin du khédive, aurait été trouvé mort le lendemain de son mariage avec une Américaine :

Il n'y a rien de vrai dans les détails romanesques dont les journaux entourent la mort du prince Saïd Toussoun, lequel a succombé, dans les conditions les plus naturelles, à une maladie dont il souffrait depuis longtemps.

Angleterre.

Voici le résumé du discours prononcé l'autre soir, dans le Philharmonic hall de Liverpool, par M. Joseph Chamberlain, ministre des colonies, qui était, en cette occasion, l'hote de la chambre de commerce locale :

Il est désirable que la politique des grandes acquisitions territoriales ait une fin. Nous possédons un assez vaste domaine, nous avons assez de peuples barbares à subjuguer et à gouverner; mais si notre commerce doit être maintenu entendu, il faut que nous suivons l'exemple des autres puissances. La politique du gouvernement n'est pas une politique d'acquisition de nouveaux territoires ; elle a pour objet le maintien de la liberté du marché, même quand ce marché nécessite de nouvelles acquisitions territoriales.

Nous devons, par notre attitude énergique, veiller à ce que nous ne soyons pas dépouillés de territoires que nous possédons déjà. Le gouvernement a le devoir :

1o. De garder ce qui lui appartient de droit ; 2o. d'ouvrir de nouveaux marchés et de nouveaux champs d'activité pour les générations futures ; 3o. de veiller à ce que personne ne s'empare de ceux-ci.

Pour cela, nous ne devons compter que sur notre propre force, et non sur la faveur des cours dont nous avons vainement recherché l'amitié.

Nous devons nous rapprocher davantage de nos colonies et chercher à obtenir d'elles la force et l'appui que nous n'obtiendrons jamais de nations étrangères.

Toutes nos colonies sont prospères, à l'exception des Antilles que ruinent les primes accordées à l'industrie sucrière.

Au sujet de cette dernière question, M. Chamberlain a rappelé que la Belgique venait de convoquer les puissances à une conférence où elle serait étudiée, en même temps, ajoute-t-il, le chancelier de l'Echiquier demandera au Parlement un crédit d'assistance pour les Antilles afin de leur permettre de faire face à la crise jusqu'à ce que les puissances continentales ait reconnu les défauts de leur système.

Le comité chargé d'étudier la réorganisation de l'armée britannique a décidé de demander au Parlement de sanctionner une augmentation d'effectif de 15,000 hommes.

Belgique.

On écrit de Bruxelles :

Le gouvernement vient d'approuver le résultat de l'adjudication des installations maritimes d'Ostende. Ces travaux comprennent l'agrandissement de l'avant-port, la création d'un bassin à flot, une cale sèche, plusieurs bassins secondaires et l'établissement d'un outillage et d'un appareillage complets. Un bassin de chasse de 80 hectares maintiendra les grandes profondeurs dans l'avant port et dans le chenal. On estime ces travaux à 15 millions environ et l'on espère pouvoir livrer le nouveau port au commerce au début de 1902.

Dans l'armée Russe

Le général Kouropatkine.

Un général de quarante-neuf ans vient à remplir une des fonctions les plus belles qui puissent être offertes en cette fin de siècle à l'activité d'un militaire, celle de ministre de la guerre en Russie; il y parvient après avoir travaillé au présidé vingt ans à l'expansion russe en Asie et marqué par des étapes historiques les degrés de son avancement. Carrière prédestinée à ce haut couronnement, caractère représentatif d'une génération formée à l'école Milloutine, des Dragomirof et des Skobelef, tout dans cette personnalité fixe l'attention et la sympathie.

Le général Dragomirof, le premier, distingua Alexis-Nicolaiévitch Kouropatkine parmi les jeunes officiers venus écouter ses leçons, en 1892, à l'académie d'état-major Nicolas. Classé le premier au sortir de l'académie, Kouropatkine regagnait dès l'année suivante, cette Sarmacande à l'assaut de laquelle il avait marché en 1868; il accompagnait cette fois Skobelef dans la marche sur Kokan. La campagne de 1877-78 le ramenait en Europe ; après quoi, posté de nouveau aux confins d'Asie, l'expédition de l'Akkal-Tekké le rappelait encore à l'aide de Skobelef, et de l'Amou-Daria vers l'Atrek, lui faisait parcourir avec son détachement six cents kilomètres dans le désert. Chargé de l'attaque centrale devant Géok-Tépé, il fut le Canrobert de cette Zaatcha; il garde depuis le prestige de cette héroïque et romanesque assaut.

Mais ce n'est pas la bravoure seule qui rapproche Kouropatkine des soldats français d'Afrique. L'idée de Bugeaud est aussi la sienne, cette idée de colonisation militaire jadis essayée au Canada reprise pour quelque temps en Algérie, puis récemment, à Madagascar, par le général Galliéni. La Transcaspienne a pendant huit ans possédé Kouropatkine tout entier : région inquiète et dangereuse où, par bonheur, la voie ferrée de Mikhaïlovsk à Boukhara tendait d'avance une précieuse amorce russe. Peu à peu la vie nationale affluait par cette artère, en chassait tout élément étranger, se déversait de droite et de gauche, et fixait enfin les indigènes eux-mêmes autour des églises russes et des écoles russes. Une double organisation judiciaire, un réseau de routes, une école d'horticulture, les plantations de coton importées et généralisées sont les premiers progrès grâce auxquels la population, demeurée longtemps cruelle et nomade, devient agricole et pacifique en moins de dix ans.

De pareils états de service dispensent sans doute de preuves purement intellectuelles, et pourtant le nouveau ministre a fait les siennes. On a de lui un récit des négociations et des explorations menées en 1877 sur la frontière du Ferghana et dans lesquelles peu s'en fallut qu'il ne laissât sa vie :—une description des oasis du Mzab, dans le sud algérien : il les visita en 1874, avec la colonne du général Loverdo :—une chronique des *Opérations en Asie centrale et de l'Expédition de l'Akhal Tekké*. Mais c'est surtout dans les notes publiées sur le rôle de Skobelef en 1877, sur le *Blocus de Plevna* et sur *Chenpoun*, qu'on peut recueillir le plus de fruit militaire et de suc intellectuel : essayons d'intéresser à cette psychologie russe le lecteur français.

THEATRES.

Académie de Musique.

C'est en plein succès que va nous quitter M. Howard Gould, le héros de la pièce intitulée "Le Prisonnier de Zenda". M. Gould aura pour successeur M. Stuart Robson, dans une pièce que nous ne connaissons pas, "The Jucklins", mais dont on dit le plus grand bien. C'est la mise en drame d'un roman célèbre du même titre. La pièce fait fureur dans tout l'Ouest ; elle assurera une semaine de succès à l'Académie de Musique.

Grand Opera House.

Ce soir, dernière représentation du joli opéra-bouffe "Half a King". Demain première de "A Trip to China Town". Nous n'avons plus à faire l'éloge de cette pièce qui a déjà tant amusé notre public. C'est un des succès les plus durables que nous ayons jamais vus sur la scène américaine. Aussi y aura-t-il foule, demain soir, au Grand Opera House.

Théâtre St-Charles.

On a beau dire: en Amérique, il faut toujours en revenir aux ménestrels qui ont été longtemps le spectacle favori des populations. Celles-ci les ont pas oubliés et elles vient toujours les applaudir.

Auparavant, les ménestrels étaient des noirs, aujourd'hui, ils sont tous blancs, ce sont des chanteurs et des instrumentistes de talent.

Les amateurs iront applaudir, demain soir, la troupe de Primrose et West au St-Charles.

TROIS BOUQUETS.

I

BOUQUET D'AUTEL

POUR SARAH BERNHARDT.

Une rose a fleuri la bouche de l'idole
Comme un baiser lointain, remontant et vermeil.

La fleur a couronné de sa courbure molle
Le contour sinueux à la rose pareil.

Des bluets ont bleui les regards de la Reine.
Et sous la toison d'or des cheveux crespelés
Dont blonde moisson où le bijou s'égrène
Prend des étoiles fleurs en les épis bouclés.

Des lis ont embaumé les gestes de la Sainte
Leur blanc neigeur a'est mêlé à ses bras nus
Et quand sa main s'ouvrit, de clairs pétales
Jaillirent.

On la prit pour un lis aux parfums inconnus.

L'Amaranthe grandit dans le cœur de l'Amie.
L'amaranthe fidèle au symbole éternel
Et, lorsque vous croirez sa ferveur endormie,
Vous verrez refleurir le germe fraternel.

Cueillez les roses, les bluets et les lis pâles
Et l'amaranthe pourpre aux nobles incarnats.
Vous aurez des bouquets de rubis et d'opales
De suaves saphyrs, de savoureux grenats.

Cueillez les lis et les bluets, les tendres roses,
Et la vive amaranthe, azur, perle et carmins,
Et vous aurez, dans leurs coupes et dans leurs poses
Son sourire et ses yeux, son amour et ses mains.

II

BOUQUET DE FÊTE.

POUR MADELEINE LEMAIRE

Les fleurs de nos jardins vous les avez mieux peintes.
Fées aux pinceaux trempés dans l'ambre de miel.
Et l'abeille en suspens près de leurs grâces feintes
Hésite, et prend le vrai pour l'artificiel.

De nos pensers étaient au fond de vos pensées
Des nos amours aimant au vôtre imprégnés
Vos roses dans leur pâleur ont gardé la douceur
Et des muguets bleus dans leurs cœurs sont restés.

Puck et Titania glissent sur vos corolles
La Reine Mab y traine en troupe Ariel.
Et [illegible] dans un langage des fleurs mieux intuitif.

Les grelots des muguets y tintent des mazurkas.
Vos violettes ont des airs de sonnets doux
Et vos âmes de sœurs ardentes, enfantines
Profondes, prennent sans de nous parler de vous.

Et les célestes fleurs, les planètes éteintes
Aux pétales de diamants parmi les étoiles
S'attirent dans l'azur de nuitre pas des voies
Plutôt que d'ennuyer les univers de vides.

Et déconsidérés par l'oubli de vos toilles
Plus de lueur douteuse et de [illegible]
Les astres ont pâli de douloureuses étoiles
De n'être que, et vite exquises des [illegible]

III

BOUQUET D'ADIEU

POUR ALPHONSE DAUDET

Les vers qui vous ont été composés pour vous souhaiter la bienvenue en une nouvelle résidence.

Vous changez de logis sans changer de demeure
Maître Alphonse Daudet que ce soit Cham[illegible]
Qui parfume les jours, Paris qui sonne l'heure
Ou le vos clairs écrits le monde est arrosé.

Les frontières devant les hauts livres s'abaissent
Car la Terre est à ceux qui la savent [illegible]
Et leur berceau s'étend où leurs écrits [illegible]
Leur royaume est l'esprit où leur art vient régner.

Votre table — la même où croissent vos chefs-d'œuvre,
S'oriente au jardin — moins celui du dehors
Qu'au jardin de votre âme où corbeau ni couleuvre
N'attristent l'oiseau bleu qui chante dans les [illegible]

Le maître est de partout, et — qu'il vive ou qu'il meure,
Fait son séjour en ceux dont ces chants sont vainqueurs.
Vous changez de logis, mais jamais de demeure
Car, si le lieu s'en est mouvant et nous leurre,
Le pays idéal est dans l'amour des cœurs.

ROMAIN DE MONVEL

Les Poitrinaires éprouvent un grand soulagement par l'emploi du Pectoral Cerise d'Ayer Nul remède n'est si efficace.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :
$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :
$15.15..Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger :
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser au bureau de la

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTE ou par TRAITES SUR EXPRESS.

MOTS DE LA FIN.

S..., qui est distrait comme on l'est pas, se présente hier chez son notaire.

—Hélas! larmoyant-il, de la part votre patron est mort subitement cette nuit.

—[illegible] qu'il n'ait rien à faire.

X... est sur le point d'épouser une laideronne quadragénaire mais possédant un fort sac.

—Quel âge a ta future? lui demande un ami indiscret.

L'autre, après hésitation :

—Six cent mille francs.

Entre apprentis cyclistes :

—Eh bien, fais-tu des progrès?

—Oh oui.

—Tu commences à te tenir d'aplomb?

—Pas encore mais je tombe presque sans me faire mal.

V..., l'incorrigible ivrogne, est malade depuis huit jours.

Un de ses amis va le voir hier et s'inquiète de son état.

—Cela va un peu mieux, dit-il.

—Qu'est-ce qu'on te fait prendre?

—Une espèce de mauvais bitter qu'on appelle du laudanum.

On commente les événements actuels et une personne encline au pessimisme formule ainsi son inquiétude :

—Qui pourrait dire de quoi demain sera fait?

—Je le sais, moi, intervient Clifino.

—Dites-le, alors.

—D'inconnu.

La Salsepareille d'Ayer expulse et chasse du sang tous les éléments empoisonnés. Se vend chez tous les droguistes.

au courant de certains mystères.

—Voyons, chère madame, vous savez quelque chose.... C'est clair... Dites-le-nous!

Elle déclara :

—Je ne suis pas fâchée de cette question. Depuis quelques jours, en effet, je connais un secret qui me pèse!.... J'ai promis le silence, mais il me semble que ma promesse n'est pas bien formelle et ne m'oblige plus depuis que nous sommes dispersés.... Vous avez raison, mon ami. M. Jean Redon n'est pas veuf.... Il est divorcé....

—Vous connaissez sa femme?....

—C'est une de mes anciennes camarades....

—De Saint-Denis?

—Justement.

—Son nom?

—Jeune fille, elle s'appelait Thérèse Tonnelier.... Son père était un capitaine, officier de la Légion d'Honneur, en retraite à cause de ses blessures....

—Qu'est-elle devenue?

—Elle s'est remariée.

—Et maintenant?

—Elle est veuve et vous la connaissez....

—Elle s'appelle?....

—La comtesse de Bussey.

—Ah! diable, fit le vicomte, en sursautant ; c'est une vraie [illegible]!

—Si vous dites qu'elle est [illegible] demanda le baron Paynel.

—[illegible] ans.

—Riche?....

—Immensément.

Mme de Bréville raconta ce qui s'était passé, son entrevue avec la comtesse en qui elle avait trouvée son ancienne amie, Thérèse Tonnelier, ses aveux, sa faute, la vengeance de Jean Redon la privant de ses enfants, ses regrets, son désespoir et enfin son second mariage avec le comte de Bussey.

Le baron Paynel l'écoutait, les sourcils froncés.

Il avait encore dans les yeux le visage contracté par la douleur de cette femme qui ressemblait tant à celui de sa chère Jeanne et il se disait que, si justement irrité qu'il fût, Jean Redon, qu'il estimait pourtant, dépassait ses droits en infligeant un tel supplice à une mère.

Et de plus un doute lui venait au sujet de cette Raymonde qui demeurait introuvable.

Emporté par la colère, Jean Redon aurait-il volontairement?....

Il secoua la tête en se disant que c'était impossible.

Il avait appris à le connaître en plus de quinze ans de vie commune!

Il devait y avoir là une inexplicable énigme, une faiblesse.

Et toujours l'image de la mère de cette Jeanne qu'il aimait tant le poursuivait, et il se demandait :

—Que faire?

Ce fut Frémont qui résolut par un vieux proverbe la question sur laquelle les trois amis délibérèrent pendant une partie du voyage.

—Entre l'arbre et l'écorce....

Le baron Paynel toujours indécis, se dit :

—Jeanne m'écrira!.. J'attendrai.

Lorsque le soir, au coucher du soleil, il se trouva dans sa chambre, au château de Bréville, une de ses maisons normandes, larges, solides et cossues, dont l'entourage surtout forme le prix et le charme, au milieu de bosquets d'arbres magnifiques et de prairies incomparables, dans cette nature opulente si supérieure à la monotone et immense prairie où il s'était exilé si longtemps, il était uniquement préoccupé du drame intime qui se jouait entre ces êtres à la vie desquels il avait été mêlé et, en réfléchissant, il entrevoyait une partie de la vérité.

Il se disait que Jean Redon avait voulu oublier ; qu'il avait déployé une énergie extraordinaire pour parvenir à ce but et ramener l'apaisement dans son âme.

Il avait été le moins fort.

L'obsession triomphait de sa résistance.

Il était revenu.

Il avait rencontré celle qui était tout pour lui, qu'il haïssait à la fois et qu'il adorait.

C'est alors qu'il avait subi le changement dont ses amis étaient surpris et presque épouvantés, qu'il était devenu sombre, silencieux, hagard!

Et le baron se rendait compte de la puissance de séduction de cette femme dont le malheureux, pourtant si énergique, était affolé.

Il l'avait vue!

Il en restait saisi lui-même!

Quelle émotion devait-elle soulever dans le cœur de l'homme auquel elle avait appartenu et qui ne pouvait qu'être dévoré d'envie, de désirs, de jalousie et de regret!

Elle était veuve!

Donc elle était libre!

Que se passerait-il?

Il se demandait, lorsque la cloche du dîner interrompit ses méditations.

Il ferma sa fenêtre et descendit en se répétant à lui-même :

—Oui, comment cela finira-t-il?

Et comme conclusion il se dit qu'il avait le temps d'y réfléchir, que les événements ne marcheraient pas avec une telle rapidité qu'au besoin il ne pût intervenir, en soutenant sa protégée, son élève, son enfant presque, de son expérience et de ses conseils.

Et plus tranquille, il entra dans la confortable salle à manger tranquille et silencieuse, qui ressemblait si peu à celle de son ranch de la Montagne-Noire.

—Eh bien! lui demanda la chatelaine, comment retrouvez-vous votre pays?

—Adorable! Et je suis bien heureux d'y être revenu!

—Vrai?

—Bien vrai! Il n'y a encore que notre France, allez, et notre Europe, old lady, comme disait sur le paquebot cet original de sénateur yankee.

Presque au même instant, voici ce qui se passait à la Sauvagère.

VIII

PÈRE ET FILLE.

Le voyage de Paris à Nevers s'était effectué entre Jean Redon et sa fille dans un silence presque complet.

Placée près d'une portière, Jeanne semblait prendre un intérêt extrême au paysage changeant qui se déroulait devant elle.

Elle profitait de la présence d'étranger, qui se trouvaient là pour se replier sur elle-même.

Le père, d'ailleurs, n'essayait pas de l'arracher à la contemplation dans laquelle elle s'absorbait.

Il avait trop de pénétration pour ne pas comprendre que l'heure des explications fatales était venue.

Comment cacher plus longtemps à cette jeune fille intelligente et avide de savoir, l'existence de sa mère dans ce pays tout plein d'elle et au centre duquel elle tenait une si large place?

Jeanne en semblait toute frémissante.

On aurait dit à la voir, l'œil inquiet, émue, essayant à peine de dissimuler son trouble, qu'elle était déjà sur une piste et qu'elle touchait à son but.

Il fallait se résigner.

A Nevers, une voiture attelée de deux robustes chevaux du Morvan, d'apparence commune, mais de cette race infatigable si estimée des grands chasseurs du temps où cette province était infestée de loups et de sangliers, attendait le châtelai de la Sauvagère.

Jean Redon rentrait en maître dans cette contrée qu'il avait quitté en désespéré.

Il aurait pu continuer sa route en chemin de fer jusqu'aux environs de son domaine.

Il voulait donner à cette fille pour laquelle il gardait une tendresse profonde et qui représentait pour lui tout ce qu'il avait aimé, le plaisir d'étudier à loisir ce pays où elle allait éprouver un grand chagrin, celui d'apprendre que son père lui avait menti.

Le nouveau propriétaire du domaine de la Sauvagère avait acquis presque tout le mobilier de l'ancien et conservé une partie de son personnel.

Sur le siège du landau qui stationnait dans la cour de la gare, un cocher d'aspect rustique se tenait, les guides en main.

C'était notre ami Moulinet, de l'auberge des Deux-Biches.

—Et le père Foucart? demanda Redon à son conducteur.

—Tout à la douce, Jean. Comme je vous l'ai dit, depuis qu'il a cédé son hôtel, il est tout triste. Il a de l'ennui.... il se fait une fête de vous voir à votre passage à Châtillon.

L'aubergiste, en effet, s'était retiré depuis peu et Moulinet était rentré avec empressement à la Sauvagère, au service de Jean Redon.

Il demanda :

—C'est votre demoiselle?...

—Oui.

Les yeux du brave garçon exprimèrent une admiration profonde.

Il pensait :

—Tout le portrait de sa mère!

Mais le père lui avait recommandé le silence.

—Quand serons-nous à la Sauvagère, Moulinet?

—Il nous faudra six bonnes heures, pas moins.

—En route!

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS, GUÉRIT LE COLIQUES ; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente [illegible] les pharmaciens dans le monde [illegible] sûr de demander le "sirop [illegible] Winslow" ; n'en prenez pas [illegible] cinq sous la bouteille.